



corbières

matin

9 AOUT 1995

10f

LE QUOTIDIEN DU BANQUET

sommaire

Vu hier :

Une lecture du *Banquet* de Platon, par Marie-Claire Galpérine, troisième partie, p. 7.

Gens d'ici :

Antonin Laucat est depuis 36 ans le correspondant du journal *L'Indépendant* à Rieux en Val. Portrait, par François Bon, p. 10.

Terroir :

Entre Tuchan et Durban, la roche compte la terre aux vins des Corbières, p. 16.

Un été, des étals :

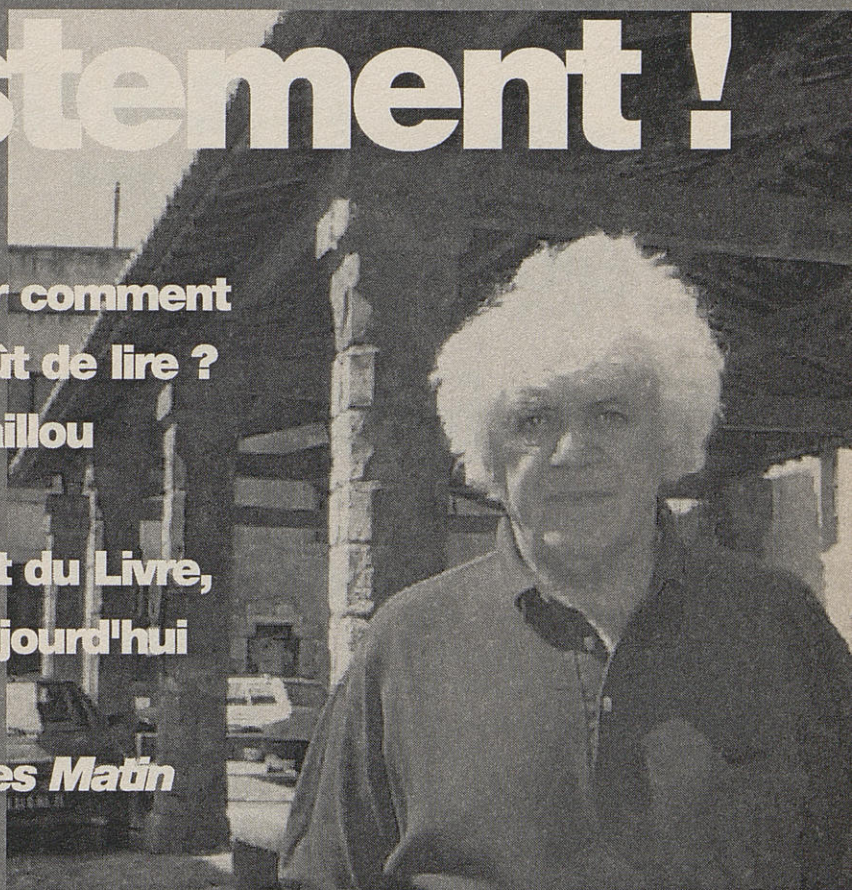
... lapin lapin entre et viens, me serrer la main...

Corbières Noires

Le Gros Lot, de Patricia Tarpon, p.24.

Chaillou et Faulkner, justement !

**Allez savoir comment
vient le goût de lire ?
Michel Chaillou
est l'invité
du Banquet du Livre,
et signe aujourd'hui
l'éditorial
de *Corbières Matin***

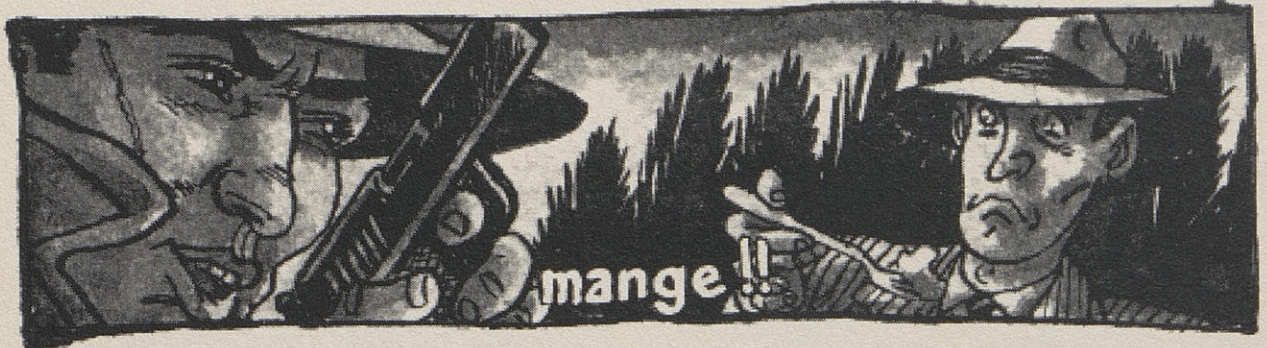


9

neuvième jour ➡

Le BANQUET noir

Samedi 12 Août à 21H00 Aux Etréoirs



MENU

ENTRÉE: IL N'Y AURA PLUS DE CAVIAR

Plat: LES FRANGINS DE PIGALLE ET LEURS DAMES EN HABIT

Dessert: UN CORBILLARD POUR MISS CHARLOTTE

et du Raisiné
(COMME S'IL EN PLEUVAIT...)

100 Balles PAR PERSONNE

Réservations : Point Accueil Boulevard
de LA PROMENADE et par Téléphone: 68 24 05 75

Faulkner dit-on

■ Ce n'est pas évident de chercher
 sa pensée loin dans les pierres
 Faulkner dit-on vint à Lagrasse
 Il avait grand soif En lui bougeait ce désir
 de boire
 Et la verdure et l'ombre le vin
 de cette rivière dont il perdait le nom
 dans l'ivrognerie du mistral
 Faulkner descendait de l'express de
 Carcassonne Il avait commencé à parler
 avec les cyprès, avec le bois dur de cet air
 déchirable
 De taille moyenne souvent accoudé au bar
 des paysages il levait son verre
 Écoutait
 De la bouche et des yeux
 L'oreille c'était son hélice spirale sa façon
 d'avancer dans le cheminement obscur
 de son cœur
 Faulkner vint prénom William
 Et la faux de son regard liquide

Bouleversait les racines
 Qu'importe le Z éclair de l'orage
 Il recommençait l'alphabet
 Ah dit-il comment dit-on ?
 Et dans un français compagnon
 de la source
 Il bégayait
 Discours flottants discours aimants
 américanismes jusqu'à l'oiseau
 qui s'égosille
 Faulkner à Lagrasse
 Huit jours durant
 Il portait une chemise blanche
 Flânait habillé d'écorce et de doutes
 véhéments
 L'âme traînante jeteuse de sorts dont
 depuis sous l'arche du pont l'ombre
 en courants affabule
 Faulkner dit-on

Lagrasse, le 8 août 1995. Michel Chaillou

PORTRAIT

Chaillou ou le corsaire angoisseux

par Gil Jouanard

A première vue, Michel Chaillou serait assez facilement pris pour le descendant direct de l'un de ces « frères de la côte », Surcouf ou Duguay-Trouin fort en stature, fort en voix et superbe en crinière.

A seconde vue, tout semble confirmer cette perception initiale : on le revoit encore, telle soirée en Poitou, menaçant de casser la gueule à un romancier espagnol connu, parce que celui-ci s'est avisé d'affirmer que, depuis Corneille (sans doute à cause du *Cid* !), la France n'a plus engendré de grand écrivain. L'Espagnol plaisantait sans nul doute ; sans nul doute non plus, Michel ne plaisantait pas. Non qu'il manquât d'humour, mais on ne plaisante pas avec ces choses-là, et le sang de notre Du Guesclin n'avait fait qu'un tour.

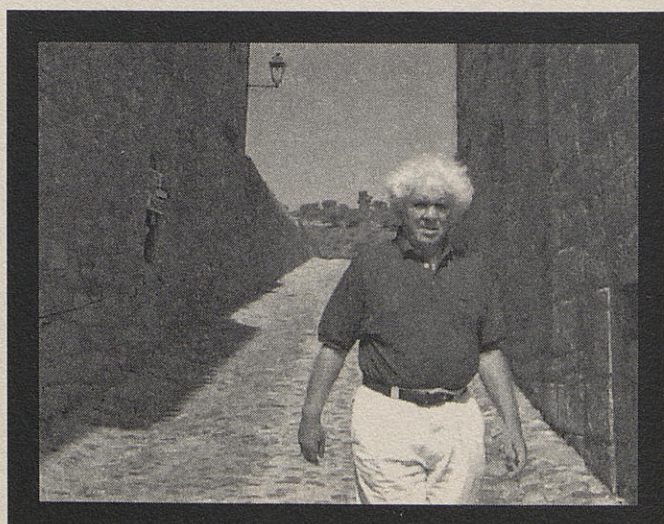
C'est au troisième regard que tout se trouble, et que le capitaine Fracasse, mi-loup de mer et mi-gitan, devient l'archétype le plus émouvant de l'anxieux ou de l'angoissé. Savoir s'il est l'un plutôt que l'autre n'est pas à la portée du premier psychologue-évaluateur venu. Je le soupçonnerais plutôt d'être les deux à la fois, non pas alternativement, mais simultanément.

On pourrait imaginer par exemple que cela fait plaisir à Chaillou de se voir passer la commande d'un livre à écrire. Il aime tellement plonger la tête la première dans les bibliothèques, leurs fonds anciens, leurs rayons obscurs, et nettoyer tout cela d'une tignasse résolue, y recueillant bribes et fétus comme autant de pépites à raffiner. Eh bien, non, justement, la perspective d'avoir à écrire un

livre constitue la cause de tétanie et de fébrilité, conjointes, les plus avérées dont Michel ait à se plaindre. « Écrire un livre », c'est pour notre compilateur-assembleur-métamorphoseur d'élite la pire des souffrances. Comme, somme toute, il en vient, ce nonobstant, à écrire beaucoup, c'est à se demander s'il n'est pas, au bout du compte, masochiste.

Mais non, il ne l'est pas. La preuve ? S'il l'était, il n'irait pas jusqu'à refuser d'effectuer les magnifiques voyages outremer qui lui sont proposés, et jusqu'à renoncer à la principale cause de panique. Car « prendre l'avion » constitue le motif de terreur le plus dissuasif dont souffre notre casanier rêveur de lointain. Chaillou ne prend jamais l'avion. Parce que cette loi peu crédible qui régit le planement des objets plus lourds que l'air ne lui inspire jamais rien qui vaille. Chaillou ne quitte donc jamais le plancher des vaches ; et je le soupçonne de n'avoir pas beaucoup plus confiance en celui des poissons qu'en celui des cormorans : le Surcouf des lettres françaises est un terrien. Qui pourtant, malgré ce « sentiment géographique » qu'il a su si bellement désigner, ne voue à la campagne qu'un amour distant (celui du peintre florentin contenant au fond de son tableau le paysage local). En fait, le plancher des vaches, ce n'est pas cela non plus (le plancher des vaches, c'est le terreau où naît, croît et prospère le Trassard). Le Chaillou, lui, surgit nu et cru, tout ébouriffé, du plancher des livres. Voilà : Chaillou est un personnage de roman en quête d'histoires où se raconter. Il craint de voyager car il n'aime que le voyage ; il redoute d'écrire car il n'aime que l'écriture.

Chaillou est un écrit en marche. Et ça marche : il écrit sans bouger. ■



La Terre, de Youssef Chahine

Youssef Chahine, comme l'écrivain Naguib Mahfouz, fait partie des intellectuels directement menacés par les intégristes. Son dernier film, *L'émigré*, raconte la vie de Moïse et lui vaut un procès retentissant par l'Université Islamique, ceci malgré un grand succès populaire. Chahine, iconoclaste paisible mais redoutable est trop épris de liberté pour subir cette nouvelle violence avec passivité. Sans provocation, il aura en quarante ans et vingt films su montrer son opposition à l'ignorance et à la mystification, avec parfois le génie qui en a fait l'un des tout premiers réalisateurs du monde. *La Terre* est certainement son film le plus achevé, celui dont il dit lui-même qu'il a marqué un tournant important dans son œuvre. « Tous mes films depuis *La Terre* sont tout autres. C'est là que j'ai pris conscience que la seule chose qui m'importait vraiment, c'était de mettre en lumière la force de vie de mon peuple ». Cette magnifique épopée paysanne, qui révéla le cinéma égyptien en 1969 à Cannes, raconte la vie d'un village du delta du Nil dans les années trente, à l'époque féodale du roi Farouk et le soulèvement réprimé dans la violence des habitants révoltés par une expropriation. Ce film rend justice aux gens de la terre, dénonce la misère cruelle des paysans et leur endettement perpétuel. ■

22 h, cour de la cave coopérative, 25 F.

William Faulkner

« **Oxford**, Mississipi. Décembre 1918. Grand uniforme d'officier du corps expéditionnaire, ceinturon Sam Browne, William Faulkner rentre chez lui, après six mois d'absence. Il boite, et s'appuie sur une canne. Dans ses lettres, il a raconté ses heures d'entraînement, les péri-péties et les dangers de ses vols. Et son accident lors d'un atterrissage. Une photo de l'époque immortalise cette belle image du retour du héros blessé.

Le problème, c'est que tout cela n'est que mensonge et affabulation. En réalité, l'armistice est venu sans même lui donner le temps de monter dans un avion de combat. C'est ainsi qu'à l'âge de vingt-et-un ans, bien avant d'avoir créé John Sartoris, héros de son premier grand roman, tué lors d'une bataille aérienne, celui qui va devenir un des plus grands écrivains du xx^e siècle commence par bâtir sa propre légende. Et c'est là sans doute, dans ce détournement de la vie réelle, que se situe l'origine essentielle de toute son œuvre. William Faulkner est le premier personnage faulknérien... »

Ainsi commence l'histoire que nous avons voulu raconter. L'histoire d'un homme qui a su créer sa légende en parallèle à une œuvre puissamment mythologique. Double processus de création qui permet à William Faulkner de survivre à ses angoisses en transcendant ses tourments personnels et les contradictions de sa relation à un Sud en pleine décomposition, pour en faire une œuvre profondément universelle. » ■

William Faulkner

Un film de Michel Abescat et Marc Jampolsky

17h, cuisine des moines de l'abbaye, entrée libre.

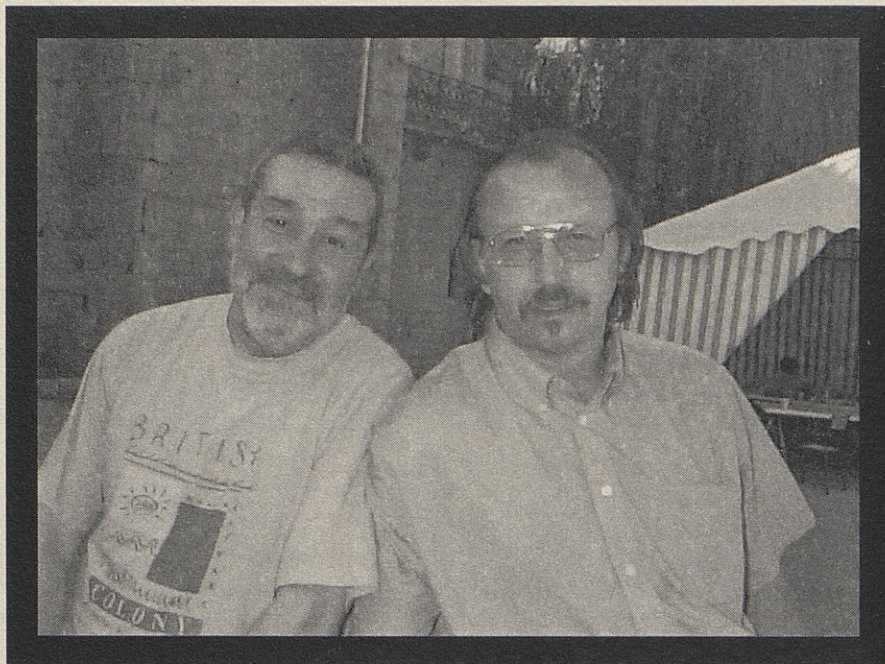


RENCONTRE DE L'ABBAYE

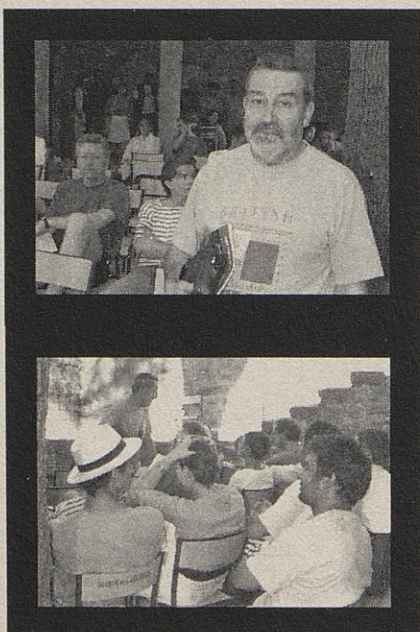
Les légions noires déferlent sur les Corbières

Les rencontres de l'abbaye donnaient hier le coup d'envoi au deuxième grand thème du Banquet du Livre : la Série Noire, la plus prestigieuse collection de romans policiers français, a cinquante ans cette année.

Même Claude Mesplède, savant entomologiste du roman policier, scrutateur maniaque et zélé, fabricant de listes curieuses et inutiles – comme par exemple celle de tous les chiens qui apparaissent dans les polars de la Série Noire – n'a rien trouvé. A part l'histoire de Spencer, un détective au savoir-vivre approximatif, qui met les bouteilles de Bordeaux au réfrigérateur, Claude Mesplède n'a jamais trouvé aucune trace de vin dans les romans policiers. D'alcool, oui ! Des fleuves (noirs !) de whisky, de bourbon, de Chivas ou de Four Roses. De téquila, un peu, et parfois d'alcool de riz. Mais de vin : point. Qu'importe. Devant une assistance ivre de bonheur, Claude Mesplède a su hier soir parler du courant particulier que dans le roman policier, l'alcool a su tracer. Il l'a fait en spécialiste passionné, sans souler personne.



Claude Mesplède et Didier Daeninckx



La figure de Socrate

par Marie-Claire Galpérine

*Depuis trois jours, dans le
petit cloître
de l'abbaye, le café
littéraire accueille
une lecture du Banquet
de Platon, par Philippe
Morier-Genoud.*

*Marie-Claire Galpérine,
professeur à la Sorbonne,
revient ici sur les enjeux
de cette lecture.*

*Troisième partie :
Du pétarð chez Platon !*

A peine Socrate a-t-il fini de rapporter les paroles de Diotime que soudain retentit un coup violent heurté à la porte. De la cour vient un grand vacarme. Une bande de fêtards envahit la salle. Et Alcibiade fait son entrée. « Messieurs, bonsoir ! Un homme ivre (complètement ivre, ma parole !) sera-t-il admis par vous à partager votre banquet ? ou bien nous faut-il déguerpir d'ici, après avoir couronné Agathon pour qui nous sommes venus ?... Allez-vous rire de moi parce que je suis ivre ?... Eh bien ! c'est le moment de me répondre... Oui ou non, boirez-vous avec moi ? » L'ivresse d'Alcibiade n'est revêtue par Platon d'aucun prestige dionysiaque, en dépit de la couronne de lierre mêlée de violettes qu'il porte sur la tête. Et la bande de buveurs qui le suit n'est pas un cortège de Bacchants. Cette ivresse n'est pas le délire divin des poètes, des prophètes et des amants. C'est une maladie humaine. Eryximaque la condamne sévèrement. Et c'est une maladie de l'âme. Platon nous fait passer brusquement du sublime au burlesque, de la tension soutenue que la rigueur du discours philosophique a imposée aux convives d'Agathon, à la détente du rire. On plaisante Alcibiade, on l'invite à entrer. On le fête. Il faut le soutenir, le porter presque pour le mener jusqu'à Agathon qui lui fait place entre lui et Socrate. Alcibiade est, à cette date ¹, l'enfant chéri d'Athènes, le plus beau, le plus brillant des jeunes politiques dont l'ambition fait rêver la jeunesse et nourrit le peuple de folles espérances. Sa popularité est à son comble. On lui pardonne tout. Ce soir, nul ne pressent – à l'exception sans doute de Socrate – que l'heure de la chute est proche, pour lui et pour Athènes. Alcibiade invite ces banquetteurs, jusque là si sobres, si sages, à s'enivrer avec lui. Il avise un seau à glace, le fait remplir de vin jusqu'au bord, le vide d'un trait, puis donne ordre de le remplir de même pour Socrate. Sans aucune malice de sa part. C'est bien connu : Socrate peut boire indéfiniment sans jamais s'enivrer. Mais Alcibiade va devoir s'exécuter : lui aussi devra, comme les autres, prononcer l'éloge de l'Amour. Il avait sursauté en apercevant soudain Socrate sur le lit d'Agathon. « Quelle aventure, voilà Socrate ! Encore un guet-apens que tu m'as tendu, posté là sur ce lit, apparaissant soudain, selon ta coutume aux endroits où moi, je m'attendais le moins à te rencontrer ! Réponds-moi, qu'es-tu venu faire ici ? » Suit une scène de jalousie. Une ➤

► La figure de Socrate

scène de comédie. Quoi qu'il en soit, en fait d'éloge de l'Amour, Alcibiade se refuse à louer un autre que Socrate, du moins en sa présence. « Eh bien ! va, intervient Eryximaque, prononce l'éloge de Socrate ! » Tous se promettent du plaisir : un éloge de l'Amour, de la bouche d'un amoureux jaloux, ivre mort, en présence de l'aimé et du rival supposé. On attend un discours qui prête à rire – ou qui tourne mal – pas un discours grave. Or, ce que Platon va nous donner à entendre, c'est bien le discours le plus profond et le plus grave que nous puissions trouver dans toute la littérature antique. Le comique n'en est pas absent. Ni la verve. L'ivresse d'Alcibiade rend vraisemblable son impudeur. Il va dire ce que jamais un homme sobre, maître de lui, n'oserait dire. La seule chose qu'il craigne, c'est de n'être pas cru. Et comment ne pas risquer de paraître incohérent ou fou, en parlant d'un personnage aussi déroutant, aussi *a-topique* que Socrate ? Elle est bien connue, cette *a-topia* : impossibilité de le « caser » quelque part, en quelque lieu (*topos*), en quelque catégorie que ce soit. Il y a eu beaucoup de figures étonnantes parmi les penseurs grecs pré-socratiques. Mais ce que Platon a dessiné pour toujours dans ses dialogues, c'est bien la figure la plus inclassable de toute l'histoire de la philosophie. Alcibiade prend un parti : il aura recours à des images. « L'intéressé, sans doute, ne manquera pas de penser que c'est pour faire rire de lui. Eh bien non ! L'image viendra ici en vue de la vérité, non de la bouffonnerie. »

Alcibiade prend deux images : il compare d'abord Socrate à ces statues de Silènes qu'on voit exposées dans les ateliers de sculpture. Et en second lieu il le compare au Satyre Marsyas. Pourquoi comparer Socrate à un Silène ou à un Satyre ? « Ce qu'il y a de sûr, Socrate, c'est que tu as avec eux, au moins pour les traits, une ressemblance que toi-même, sans doute, tu ne voudrais pas contester. Mais pour ce qui est de la ressemblance extérieure ce n'est pas tout ! Tu es un insolent moqueur. N'est-ce pas vrai ? Si tu n'en conviens pas, je produirai des témoins. » Mais pourquoi Alcibiade a-t-il choisi cette curieuse image du Silène sculpté ? C'est qu'en fait il s'agit d'une boîte. Si on l'ouvre par le milieu, on découvre à l'intérieur des figurines de dieux. Figurine traduit le mot grec *agalma* qui ne signifie pas seulement image, mais objet de culte, qui est en même temps objet d'émerveillement qui ravit par sa beauté car il est essentiel au divin d'être « beau à voir ». Ainsi l'apparence grotesque, voire obscène, de la sculpture représentant un Silène

cache entièrement la beauté de l'image divine contenue à l'intérieur et ne la laisse même pas transparaître. Il en est de même de Socrate. Son « a-topie » est tout entière dans la contradiction entre le dehors et le dedans, ce qu'il paraît être et ce qu'il est. Socrate trompe tout le monde. Surtout dans sa conduite en amour. « Sachez-le bien, clame Alcibiade, nul d'entre vous ne connaît le personnage. Moi cependant je le démasquerai ! Il a l'air de ne rien savoir. Cela n'est-il pas du genre Silène ? On ne peut plus ! En fait, ce sont là les dehors dont le gaillard s'enveloppe. Mais le dedans, une fois le Silène entrouvert, de quelle sagesse il surabonde, vous en faites-vous une idée, messieurs les banquetteurs ?... Avec les gens il passe toute sa vie à faire le naïf et l'enfant. Mais quand il se met à être sérieux... y a-t-il quelqu'un qui ait vu les images divines qu'enferme l'intérieur ? Je ne sais. Mais moi, il m'est arrivé de les voir et je les ai trouvées si divines, d'une substance si précieuse, d'une beauté si parfaite, si merveilleuse enfin, qu'il ne me restait plus qu'à faire sur l'heure ce que Socrate me commanderait ! » Mais, à vrai dire, Socrate ne commande rien. Et il reste un mystère de cette parole. D'où lui vient sa puissance qu'Alcibiade compare à celle de la musique ? Étrange musique que les propos habituels de Socrate qui « à la première impression, paraissent absolument ridicules... Ne nous parle-t-il pas d'ânes bâtés, de forgerons, de cordonniers, de corroyeurs... il a toujours l'air de se répéter dans ses expressions comme dans ses pensées, si bien qu'il n'y a pas au monde d'ignorant ou d'imbécile qui ne fasse de ses discours un objet de dérision ! » Ils sont, en fait, on ne peut plus semblables aux Silènes qui s'entrouvrent. La musique est intérieure. Les mots et les phrases ne sont qu'une enveloppe extérieure. Ce qui le montre bien, c'est que la parole de Socrate rapportée par d'autres, même maladroitement, imparfaitement traduite ou même trahie, ne perd pas sa puissance d'agir sur l'âme. Celle-ci peut s'affaiblir en s'éloignant de sa source mais elle ne disparaît pas. Il en est ainsi des mélodies composées par Marsyas et exécutées sur une flûte, même par le plus médiocre flûtiste. Ce sont les seules qui mettent en état de possession ceux qui les entendent, parce qu'elles sont divines. C'est le cas de toute parole – ou de toute mélodie – inspirée. C'est celui de la poésie. L'inspiration, qui se dit en grec *enthousiasma* est proprement l'état de celui qu'un dieu habite et qui reçoit du dieu une force qu'il peut à son tour communiquer à d'autres. Cette force divine, Platon l'a comparée dans

l'*Ion* à celle de la pierre que les Anciens appelaient pierre de Magnésie et qui était une sorte d'aimant naturel, capable, non seulement d'attirer le fer mais de lui communiquer le même pouvoir. « Aussi voit-on parfois une très longue chaîne d'anneaux de fer suspendus les uns aux autres. Et pour tous c'est de cette pierre que dépend leur force. De même la Muse inspire directement les poètes et, par le moyen de ces inspirés, d'autres sont inspirés à leur tour. Il se forme une chaîne... le spectateur est, au théâtre, le dernier anneau de la chaîne ; celui du milieu c'est l'acteur, celui qui transmet, qui fait « passer » la parole du poète. Le premier, c'est le poète lui-même. Et la divinité, à travers ces intermédiaires, attire où il lui plaît l'âme des hommes. A elle comme à cette pierre-là est suspendue une chaîne immense... » La parole de Socrate est toujours une parole rapportée. Que d'intermédiaires entre elle et nous... Qu'elle puisse encore nous toucher, c'est ce qui atteste qu'elle procède d'une source divine. « Oui, Socrate, tes paroles rapportées par un autre, même si celui qui les rapporte est tout à fait lamentable, que l'auditeur soit une femme, un enfant ou un homme, le coup dont elles nous frappent nous bouleverse et nous sommes possédés. »

Les plus brillants orateurs n'ont pas ce pouvoir. A la date à laquelle le banquet est censé avoir lieu, la parole de Périclès retentit encore aux oreilles de tous. Elle est à jamais vivante dans toutes les mémoires. C'est à cette parole puissante, celle du plus grand orateur qu'Athènes ait entendu, qu'Alcibiade compare la parole inspirée de Socrate. Alcibiade est un politique. Il sait ce qu'est le pouvoir de la parole dans une démocratie. Il sait comment l'orateur peut retourner l'Assemblée, entraîner le peuple derrière lui, le déterminer à voter la guerre. « Or, confie-t-il ce soir, quand j'entendais Périclès... je jugeais qu'il parlait bien... mais mon âme n'en était pas bouleversée. Elle ne s'irritait pas à la pensée de la servitude où je me trouve. Le Marsyas que voici au contraire – et plus d'une fois – m'a mis dans un tel état qu'il ne me semblait plus possible de vivre en me conduisant comme je me conduis ! » Le citoyen d'Athènes, fier d'être un homme libre, le jeune eupatride, fier de sa naissance, près de Socrate se découvre esclave. Devant lui, il rougit de sa conduite. Le plus impudent des hommes ressent de la honte.

« Socrate est bien le seul homme devant qui j'éprouve ce sentiment qu'on ne s'attendrait guère à trouver en moi ! » Est-ce l'effet de sa parole ? ou simplement de sa

présence ? Socrate ne fait jamais de reproches. Il ne s'indigne pas. Il ne condamne pas. Il ne donne pas non plus de préceptes de conduite. Il invite à le suivre, c'est-à-dire à philosopher. Qu'est-ce d'autre que se prêter au jeu du dialogue, se laisser éprouver par les questions de Socrate. C'est cela l'exercice de la pensée. Philosopher c'est ainsi ne recevoir d'autre contrainte que celle du *logos*. C'est lui, ce n'est pas Socrate, c'est « l'ordre des raisons » qui contraint Alcibiade à s'avouer à lui-même que son ambition l'entraîne à sa perte. « Il me contraint de m'avouer à moi-même que, misérable comme je suis, je persiste à n'avoir pas souci de moi-même, pour me mêler des affaires d'Athènes. » Socrate ne détourne de la vie politique que pour inviter l'âme à s'interroger sur le juste et l'injuste, sur ce qui fait le bonheur ou le malheur des hommes, « ce que doit être un homme, quel genre de vie il doit choisir dans sa jeunesse et vivre jusqu'en sa vieillesse, voilà le plus bel objet qui s'offre à la recherche. »

Alcibiade entend au plus intime de lui-même, dans sa « conscience », deux voix qui alternent : celle de Socrate, celle du peuple d'Athènes. Que lui dit Socrate ? Cela même qu'il dit à Calliclès : « Au nom de Zeus Philios, Calliclès, réponds-moi sérieusement car ce n'est pas un jeu. Il s'agit de savoir quel genre de vie on doit choisir. Est-ce celle que tu vantes, qui consiste, en prenant la parole devant le peuple, à s'exercer à la parole publique et à la pratique du gouvernement, comme vous le faites aujourd'hui, Alcibiade et toi ? Ou bien doit-on choisir le genre de vie philosophique que je propose ? » S'agit-il, pour ces beaux jeunes hommes impatients d'agir, de gagner le pouvoir en vue de satisfaire toutes leurs passions ? ou bien s'agit-il d'être juste ? Ces jeunes ambitieux voient, dans la démocratie athénienne, fondée par Périclès, un moyen d'accéder à la tyrannie. L'image du tyran hante leurs rêves. D'où le succès des maîtres de l'art oratoire – le succès de Gorgias – auprès de la jeunesse d'Athènes. La voix de Socrate, pour ne pas l'entendre, Alcibiade doit se faire violence, se boucher les oreilles comme pour échapper aux Sirènes. Il ne peut se dérober à ce maître que par la fuite. Et dès qu'il s'éloigne, la voix du peuple d'Athènes, la voix de la foule qui l'acclame, couvre celle de Socrate. ■

1. C'est en 416 qu'Agathon remporte la victoire que lui vaut sa première tragédie. L'été de cette même année éclate l'affaire qui compromet Alcibiade et l'année suivante, c'est le désastre de Sicile.

Portrait

Voyage sur la planète Rieux-en-Val

On est en 1959, il y a donc 36 ans. À Rieux-en-Val, c'est M. Richard, cantonnier, qui est le correspondant local de *L'Indépendant*. Le journal compte sur le hameau 19 abonnements, distribués par madame Richard. M. Richard se fait vieux, il veut passer le bâton de relais. C'est lui qui propose à Antonin Laucat de prendre sa suite, et le fait accepter par l'inspecteur du journal : *Ce monsieur peut le faire*. Pourquoi ce choix ? Antonin Laucat n'a pas de réponse, sauf une phrase évasive : *Il était âgé, et son fils partait au régiment*, et une remarque qu'on a le droit de faire quand on travaille depuis son enfance : *Et ça permettait de recevoir le journal gratuitement*. Quatre articles, écrits par Antonin Laucat, en mars 1959, paraîtront sous le couvert de M. Richard, et le 4 avril, c'est officiellement lui qui rédige le *carnet rose*.

Rieux n'a pas été mangé par le tourisme. Les enfants du pays reviennent pour l'été, et les viticulteurs vous reçoivent à leur table pour le café. Mais la prospérité ancienne est finie. Antonin Laucat se souvient des années 30 : Rieux comptait deux épiceries et deux cafés. Et presque 200 personnes au lieu des 80 actuelles. *Il y avait les viticulteurs, et les domestiques, beaucoup plus de monde. Un cheval, il fallait un conducteur. Et des familles nombreuses*. Antonin Laucat tenait déjà un autre cahier : celui des récoltes. Depuis ses 15 ans, en 1939, il note les jours de vendanges, les hectolitres vigne par vigne, et les prix de vente. Mais déjà, le cahier comporte d'autres notations : le temps qu'il fait, des commentaires sur la récolte. Aujourd'hui, quand on est dans la salle à manger fraîche d'Antonin Laucat, des cahiers il y en a les deux pleins buffets. Un bon millier d'interventions. Tout a été gardé et collé.

Au tout début, Antonin Laucat prend modèle sur les articles envoyés par les correspondants voisins. Dans la grande pièce où on est, il montre le coin salon avec le fusil

accroché au-dessus de la cheminée : *Il y avait une cloison, et le cheval à s'occuper. On avait beaucoup de travail et pas beaucoup le temps*. Mais dès le 25 avril 1959, au cinquième article envoyé, c'est le grand basculement. Ce dont parle Antonin Laucat n'a rien à voir avec Rieux-en-Val. Ou du moins, ne concerne Rieux-en-Val que dans ce face à face qui, ici, sur cette table et pour cet homme, en a fait une planète à part entière. Titre de l'article : *Le printemps n'est pas au rendez-vous*. Et deuxième basculement : le correspondant local invente sa propre manière de raconter. Dans *L'Indépendant*, ce 25 avril 1959, l'article commence par un proverbe : *Una luna mercreuda e una fenna moustachuda cada cent ans ne caldra bésé qu'una*. « Une lune le mercredi et une femme moustachue, il ne faudrait en voir qu'une tous les cent ans ». Et l'article continue par un usage de la langue française qui n'a rien à voir avec la rigueur économe des localiers : *Les hirondelles messagères lointaines et annonceuses des beaux jours font une timide apparition... N'a-t-on pas lu dans les journaux que d'importantes chutes de neige, des pluies diluviennes, se sont abattues sur certaines régions, que des tempêtes de vent ont même empêché les bateaux de rentrer au port...*

Quand on demande à M. Laucat d'où lui vient cet usage du français dans cette construction grammaticale à la fois équilibrée et complexe, il a une réponse très modeste. *Quelquefois les gens me disent : comment tu fais ? Je lis, et de temps en temps, je mets des choses en mémoire*. Il se souvient pourtant de mademoiselle Homs, de Carcassonne, qui a été son institutrice, de 1929 à 1934. *Elle avait dit à mes parents : votre fils fera le Certificat*. Mais elle est remplacée par une mademoiselle Teyssier, originaire du Maine-et-Loire, et il y a le drame familial, la mort du père. Antonin Laucat s'en ira dans les vignes, et ne pas-

sera pas le Certificat. Pourtant, dans les articles de M. Laucat, il y a travail de la langue et de l'écriture : *Ça me vient en le faisant, c'est une appréciation plutôt personnelle. Je relate les faits, et des fois le lendemain il me vient d'autres idées. Je descends, je barre, ou bien je me dis on pourrait changer cette phrase. Le soir je suis seul, calmement. Ma mère me disait : on te laisse tranquille. Il fallait compter trois quarts d'heures au moins*. Depuis 1959, personne n'est décédé à Rieux-en-Val sans que *L'Indépendant* ne publie un résumé biographique, écrit avec le cœur. Et pas une saison ou une vendange qui finisse sans qu'el-le aussi n'ait sa rubrique nécrologique. Dès le premier des épais cahiers avec les articles collés, le décompte des timbres et des frais, c'est donc un vrai roman qui se déroule. Pas seulement les départs au service militaire et les délibérations de conseil municipal. L'art de M. Laucat, c'est que le moindre fait de l'actualité de Rieux soit relié au labeur ancestral des hommes amoureux de leur terre. On n'annonce pas simplement qu'un renard a été tué. On complète : *Sa peau tannée fera une bonne fourrure et servira de trophée de chasse* (15 décembre 1960, sur M. Ulysse Taudou). L'arrivée et la capture d'un essaim d'abeilles, on la relate (*un bourdonnement insolite vint troubler la quiétude d'une ruelle de notre village*) mais on rend compte de tout un détail : *Il faut ajouter qu'à quelques mètres de l'essaim, il y a, dans le trou d'une muraille qui regarde le midi de la grande bâtisse qu'est la tour, un autre essaim. Et l'on peut voir, tels des tuyaux d'orgues, les rangées de cire jaunâtre remplies de miel. Peut-être y avait-il deux reines et l'une d'elles est partie...* (21 mai 1962). *L'Indépendant* publie. Malgré quelques années creuses (préoccupations personnelles, et le dur travail du vigneron), Antonin Laucat développera toute sa vie son art d'écrire. Depuis longtemps, dans les journées d'hiver, il s'installe dans la



solitude de son grenier, sous un vasistas, contre le tuyau du poêle. Parce que si les gens me voient, ils rentrent : alors qu'est-ce que c'est que tu fais, qu'est-ce que tu écris ? Et ça me coupe le sifflet. L'art de M. Laucat, on le retrouve encore dans un de ses plus récents articles. Le club du troisième âge, il y a quelques semaines, va à Toulouse visiter l'Aérospatiale. M. Laucat rend compte des détails techniques : A 330, A 340, ATR. Mais, en cinq lignes, voilà qu'il évoque toute l'histoire de l'aviation depuis

Clément Ader : Quelques petits mètres de haut sur une distance d'environ 60 m, que de chemin parcouru depuis 105 ans. Et surtout, à la fin de l'article, très grande politesse : Nous remercions notre chauffeur Michel pour sa gentillesse et sa bonne conduite. C'est de tels détails qui font la qualité d'un travail. Cette politesse, le correspondant local l'aura constamment, comme chaque année depuis trente-six ans il publie ses vœux de prospérité à ses lecteurs. En trente-six ans, large est la palette de ce

que M. Laucat a écrit. Voilà, sur l'hiver et les travailleurs, un passage qu'auraient aimé Rabelais ou Saint-John Perse : *Nous rendons hommage à tous ceux et celles qui, malgré la vague de froid, doivent assurer leur tâche quotidienne au service de la collectivité : les postiers, qui dans le froid et la neige distribuent le courrier en affrontant le danger des chutes sur les plaques de verglas, les transporteurs divers, notamment ceux qui assurent le transport des journaux, la nuit sur les routes enneigées, les médecins qui visitent leurs malades ainsi que les infirmières D.E., les boulangers, bouchers, charcutiers, marchands ambulants, pompiers, gendarmes, plombiers qui, après le dégel, sont très sollicités pour effectuer les réparations d'urgence, enfin tous ceux qui, malgré le froid, doivent répondre présent* (27 janvier 1985). Voici aussi des colères.

Quand ceux qui aiment cette région savent que le château de Durfort voit chaque année s'écrouler quelques pans de rempart sous le passage d'essais en rase-mottes des chasseurs de l'armée de l'air, ce qu'écrivait M. Laucat le 23 mars 1960 : *Depuis quelques temps nous entendons les bangs du mur du son qu'un avion à réaction vient de franchir. Dans les maisons, les vitres vibrent et la première fois que les ménagères l'ont aperçu, elles se sont demandées ce qui arrivait. Dans la campagne, les chevaux ont peur et leurs conducteurs ont bien du mal à les maîtriser. Ne pourrait-on faire cela sur la mer, loin des côtes ?*

À la croisée des années 1970, Antonin Laucat choisira de relier ensemble de grandes doubles feuilles de papier kraft, et de coller avec sa propre chronique chaque événement, découpé dans *L'Indépendant*, qui, dans la région, Carcassonne ou Lézignan, comme dans le monde entier, missions Apollo, OVNI au Mexique, lui sembleront relever de la même curiosité. Le monde entier, dans les classeurs d'Antonin Laucat, est traité comme un village, et,

P O R T R A I T

► Voyage sur la planète Rieux-en-Val

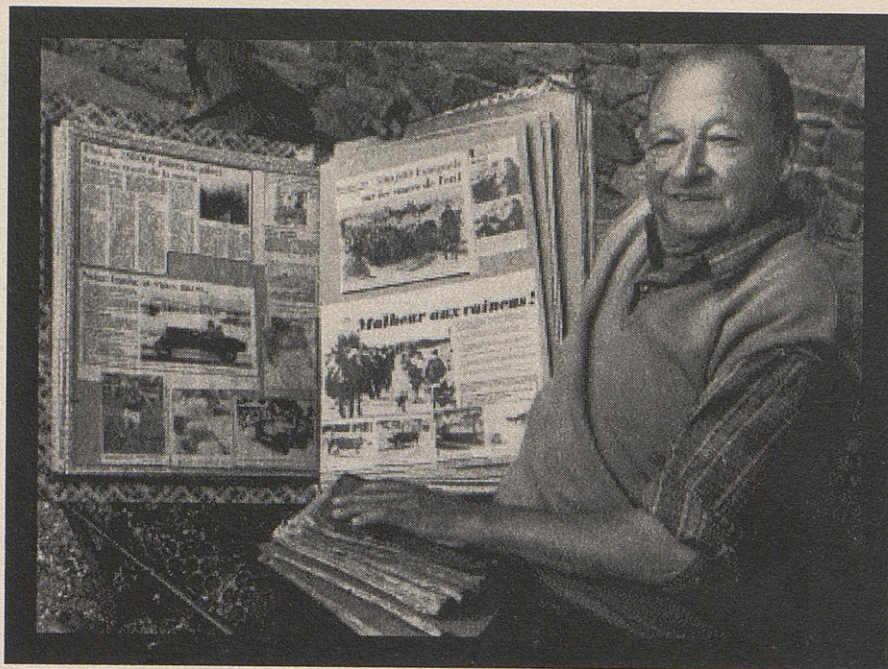
comme la chronique de Rieux y tient toujours la place centrale, Rieux-en-Val est placé en vis-à-vis du monde entier, comme aussi grand que lui.

Cet hiver, les lecteurs de *L'Indépendant* ont lu, à la rubrique Rieux-en-Val, un long article sur deux colonnes. L'auteur se souvenait (*quand je ne sais pas quoi faire, je me dis : peut-être je vais faire un article*) de 1930, et de l'arrivée à Rieux de deux roulottes à cheval tirant un matériel de cinéma muet.

L'installation dans une grange, le projecteur, avec ses deux bouteilles de gaz de cent kilos chacune. Et la proclamation au tambour, dans un temps où d'infâmes haut-parleurs, de Lagrasse à Serviès, ne polluaient pas le silence des villages : *Prix des places 30 sous les enfants, 60 sous les grandes personnes, celles-ci sont priées d'apporter leurs chaises*. Puis la projection, avec la manivelle, les rires et les coupures. Et toujours cette précision respectueuse de la langue française : *Un grand drap blanc qu'ils fixèrent à de grosses pointes enfoncées dans le mur...*

Un monde disparu renaît.

L'an dernier, pour la première fois, *L'Indépendant* a fêté ceux qu'Yves Chevernon, le directeur, appelle ses « grands reporters de village ». M. Laucat, pour des problèmes de santé, et qui ne conduit pas, a envoyé une lettre pour s'excuser de ne pouvoir s'y rendre. Mais il a découpé et gardé la page avec la photographie des 230 invités : le cœur y était. Il n'a jamais su le nom de celui ou ceux qui, à *L'Indépendant*, reçoivent ses enveloppes « hors sac » fournies d'avance. Un inspecteur passait, autrefois : *Je l'ai vu 3 ou 4 fois. Il demandait si tout allait bien. Le dernier, c'était il y a dix ans*. Lorsque des événements plus graves, l'incendie d'un élevage de poussins, un meurtre aussi, ont bouleversé la chronique villageoise, c'est un journaliste professionnel qu'on a envoyé. Mais, le 19 mai 1987, quand un homme de 32 ans meurt asphyxié par des émanations de gaz dans une cuve souterraine où il



place un tuyau pour recueillir la lie, Rieux-en-Val accède aux *Informations générales*, c'est lui-même qui téléphone.

M. Laucat commente : *Moi aussi j'ai une cuve souterraine, je n'y descendais jamais tant que la bougie ne brûlait pas*, son article certainement aurait repris cette phrase.

Un autre homme, qui s'était porté au secours du premier, a dû être hospitalisé à Carcassonne. M. Laucat dit bien qu'il s'agit du *conducteur du camion-citerne*, la rédaction écrira le *chauffeur*. Et les deux fois qu'un deuil a frappé personnellement M. Laucat, c'est le correspondant du village voisin qui a relaté le fait. Ce sont les seuls décès à Rieux dont il n'a pas rendu compte. Du souvenir des secousses telluriques (*une secousse, accompagnée d'un grondement, avait ébranlé notre région, dans la nuit du 28 au 29 juin 1950, cela fait 39 ans. Elle eut lieu à 10 heures du soir. Des personnes qui s'étaient couchées se levèrent précipitamment, sortirent dans la rue, expliquant qu'elles avaient vu des meubles bouger*) aux événements surprenants, comme un œuf de 155 g, une grappe de raisin de deux kilos, un sanglier débusqué à

deux cents mètres du village, Rieux-en-Val, dans les cahiers de M. Laucat, est une planète à part entière. Au point, pour lier sa passion des choses de l'espace à la planète Rieux-en-Val, d'aller à Carcassonne un beau jour, et de s'inscrire à l'aéro-club. M. Laucat a derrière lui une trentaine d'heures de vol : *Je voulais voir mon village vu du ciel*. Il y a 25 ans de cela, un jour de soleil, M. Laucat est passé en Jodel au-dessus de Rieux-en-Val : *Il y avait une petite lucarne à glissière. Je l'ai ouverte, et j'ai passé la main pour dire bonjour. Ils étaient tous sur la place*. Cette image complète de façon nécessaire la longue chronique des cahiers d'articles découpés, la mémoire d'une vie. Les après-midi, Antonin Laucat et ses voisins retraités sont au bord de la route, sur un banc, à l'ombre. On y parle. Ses articles sont le monde ainsi vu, de tout près, et dans sa plus précise durée. *Les Ponts et Chaussées ont procédé avec un important matériel au goudronnage des routes. Tout cela a créé, pendant quelques heures, une certaine animation dans notre village* (4 juillet 1964). On pourrait considérer cela comme la raison idéale de la littérature. ■

EXTRAITS

André Hardellet

La chambre froide

Le vin blanc des coteaux de Suresnes se récolte maintenant sous forme d'une pluie à peine ambrée, de mince saveur et qui provoque néanmoins de jolis arcs-en-ciel lorsque le temps s'y prête ; animés d'une grande vitesse de rotation, ces météores présentent bientôt l'aspect de disques blancs coupés par l'horizon.

Au coucher du soleil, des joueurs de bonneteau guettent les habitués d'un hippodrome clandestin qui serpente à travers les constructions neuves, les jardins d'enfants, les champs de lierre et de manœuvre et parfois même emprunte la piste officielle du Val-d'Or. Des satyres vétustes observent les environs, évoquant de riches souvenirs.

De temps en temps, des vagues policières, avec bulldozers et filets motorisés, ratissent le secteur. On trouve de tout, parmi les prises, à la Grande Maison : une main de bonneteur, des fragments de rentières, une jeune fille qui se caressait à l'abri des lilas, plusieurs Peaux-Rouges, un neuf de trèfle maculé, l'âme des violons, un sourire.

Ces raffles sont généralement suivies de la pluie plus haut décrite, et d'un grand calme. Par les journées favorables, un parfum s'élève, musical, comme venu d'anciens foin, de vendanges trépassées.

Quelqu'un s'arrête, hume.



EXTRAITS

René Fallet

Infiniment plus porté sur l'œnologie que ses compagnons, Camadule récitait, les yeux clos :

— Il y a là-dedans, messieurs, comme une senteur de caramel chaud... jointe à une odeur de violette... Reconnaissez au passage un effluve de menthe sauvage...

— Je reconnais, grasseya le cuistre Captain, que ça croustouille pas le pied.

— Que le chant de l'idiot ne vienne pas couvrir celui de l'alouette au-dessus de la vigne ! tonna Camadule avant de poursuivre, extatique : Appréciez, messieurs, ce goût tonique de réglisse et de truffe !...

Poulouc, ahuri, souffla à l'oreille de Debedeux :

— Tu sens du réglisse et de la truffe, toi ?

— Le contraire pas. Les amateurs, ça complique exprès, ça embrouille pour que les autres comprennent pas. Je trouve que ça sent quand même un petit peu le vin, mais

ça doit être mal vu...

Le janséniste Camadule jeta un regard glacial sur ces bœtiens qui se permettaient de chuchoter pendant l'introït. Debedeux protesta, héroïque et de surcroît propriétaire de toutes ces senteurs de caramel chaud :

— Te vexe pas, Adrien, mais fais pas comme ma bonne femme. Si on peut pas se marrer en buvant, je sors de l'eau minérale, et on rigole. D'accord ?

Camadule, tout d'abord outré, hésita. Debedeux risquait de mettre sa menace à exécution. Enfin, de nature honnête, le brocanteur admit qu'il avait peut-être envoyé un peu loin le bouchon de ce Clos-Vougeot. Les visages de ses amis lui reprochaient d'avoir glissé une pointe d'ennui dans leur plaisir. Il eut le bon goût, à ceux de réglisse et de truffe, d'ajouter celui de l'amende honorable :

— Entendu, Debedeux, on rigole. Mais c'est de ta faute, aussi, si je deviens con comme un nouveau riche. Faut m'excuser, mais tous ces picrates-là, moi, j'en avais jamais bu que dans les livres !

(Le Beaujolais nouveau est arrivé)

Être touché par Lagrasse

Par Jacques Bonaffé

Être touché par Lagrasse, c'est pas bien difficile. Mais plus rare. Lui céder à chaque passage dans un ravissement confus à rien plus la reconnaître, c'était notre blague de vacances.



Tournage de JACQUES DAVILA : NOUS ÉTIIONS DESCENDUS DANS LES CORBIÈRES, MA FEMME ET MOI, COMME D'AUTRES DANS LES ÉCRITURES, QUELQUES JOURS APRÈS LA NAISSANCE DU FILS, JUILLET 88, PAS UN PÊT DE NEIGE, PAR CONTRE, NOUS FÛMES DIVINEMENT REÇUS...



Nous avons même été, lors des premières reconnaissances jusqu'à croire qu'il y avait plusieurs Lagrasse en Corbières - les vieux fonts, l'eau claire et ses baigneurs, l'abbaye, la tour de caractère, le vieux marché, les terrasses ombragées et le pompiste - des Lagrasse différents selon leur ordre d'apparition. Je crois que les amis qui nous guidaient ici se plaisaient à nous perdre, multipliaient les voies vers... sous prétexte de nous faire apprécier le pays. Les géographes et le guide Bleu, eux, savent très clairement vous éviter ces perturbations et s'arrêtent à un compte rond de paysages pour une région donnée.



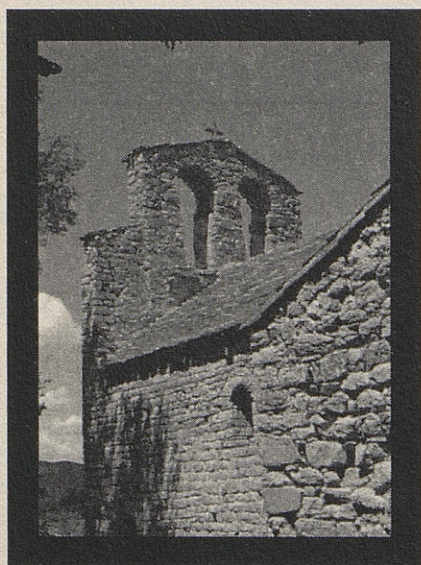
Ce théâtre étendu, vignes et montagnes des corbières, s'était ouvert au détour d'un virage. Nous avions quitté Carcassonne - dernières zones sur-commercialisées - Et d'un vol plané caressant - d'ailleurs laissant présager les retrouvailles du soir et les amis - Nous y cherchions place, goûtant du village ou de la route, du roc, de la fraîcheur, des fastes, des vins, des chemins revêches ou des jardins un trou d'eau pour mémoire et la fin du ciel, assis contentes sur la pente des bêtes -
Puis un jour - Pas si beau - Nous devions partir, Le vol plané n'avait duré qu'un mois.



Nous emportions un coffre rempli d'images, aucune photo vraiment. Des visages et des arbres. Un cours d'eau, le petit pont, une descente et le dernier pique-nique sous la pluie.
Rideau... Sur trois ou quatre spectateurs éblouis qui n'avaient pas su s'asseoir, gardant comme point de repère leur initiale désorientation. Et par pure tentative de retour, demeuraient amoureux.

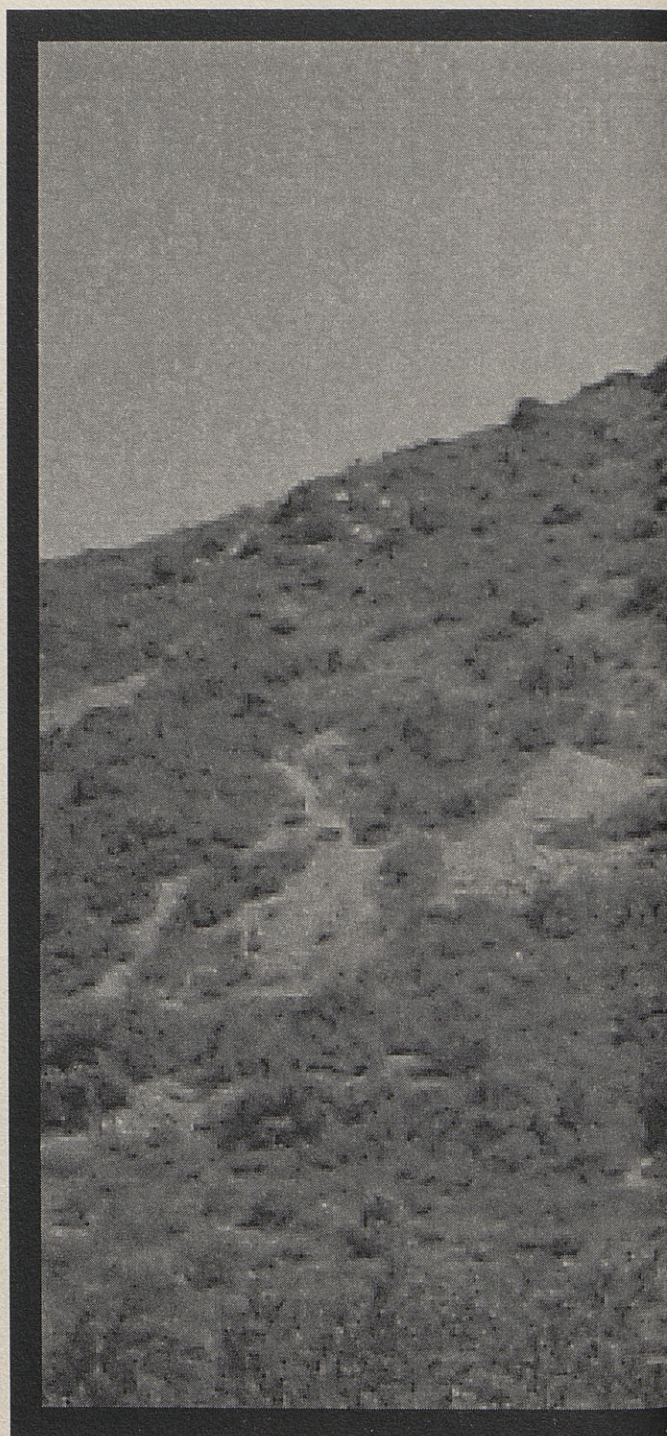


Durban



*Entre Tuchan et Durban,
la vigne pousse la rocaïlle
pour installer
ses petites parcelles.*

*Et à Embres-et-Castelmaure,
les vins font leur cinéma.*



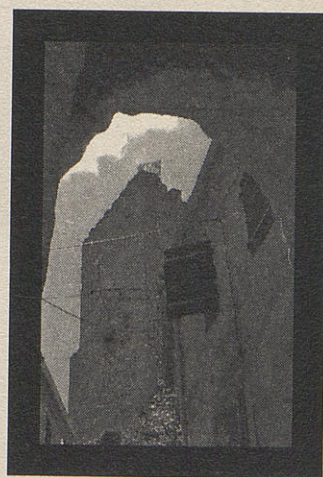
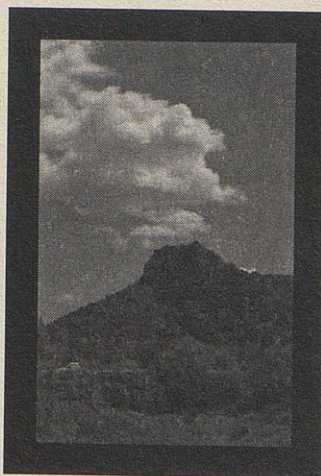
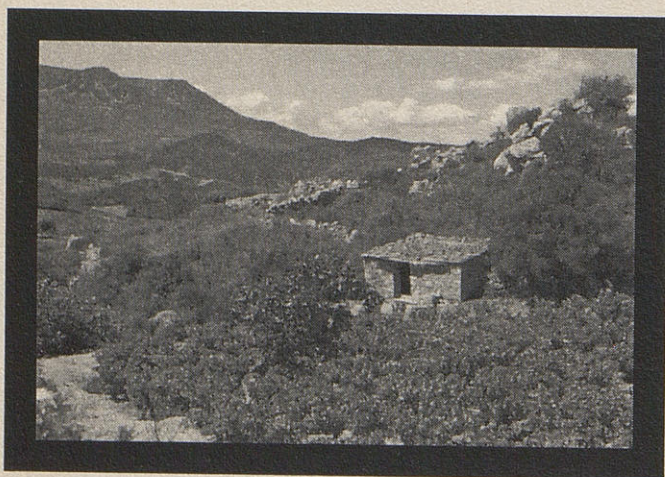
Sur les hauteurs de Tuchan,
le chateau d'Aguilar



Du pont de Ripaud jusqu'à Paziols, la départementale 611 dessine en jaune sur la carte Michelin la colonne vertébrale du terroir de Durban. Certes, la scoliose et les déplacements de vertèbres sont manifestes : le relief tourmenté impose quelques tours et détours. Mais du nord au sud, l'axe central qui conduit de Narbonne à l'Espagne, parallèle à la courbe lente du littoral, organise autour de lui, de part et d'autre, un territoire unique, particulier. Tuchan, Durban. Vedettes des panneaux routiers dans ce coin des Corbières, les deux gros villages, aux deux extrémités du terroir, en gardent symboliquement l'entrée.

Pendant longtemps, les rois de France et d'Aragon s'affrontèrent autour de Tuchan, transformant la région en véritable champ de bataille. Le château d'Aguilar, piqué sur un piton rocheux, fut spécialement construit, à la fin du douzième siècle, pour commander la plaine de Paziols, surveiller les Aragonais, confortablement installés en leur tour de Tautavel, et garder les routes du Nord : les pires époques sont celles où l'ennemi peut surgir de tous les côtés. A 150 mètres d'altitude, Aguilar communi-

quait avec les autres forteresses de la frontière française par des signaux et, la nuit, par des feux qui se répondaient de pics en sommets. De l'autre côté de Tuchan, vers l'ouest, la montagne de Tauch s'allonge, paresseuse, de Padern jusqu'à la Serre de Quintillan. Montagne pelée, brune et verte, magnifique, jadis couverte d'ifs, *taxus* en latin, *touch* en occitan, Tauch, à force. Au milieu, à 879 mètres d'altitude, la tour des Géographes, dont personne ici ne semble connaître au juste l'origine. « C'est sûrement des géographes qui sont venus là pour faire leurs cartes. » Merci bien. En fait, et renseignements pris, cette petite tour en brique, qui date de la fin du dix-huitième, servit de repère à deux astronomes français occupés, en 1791, à tracer leurs méridiennes. A quelques centaines de mètres, en dessous, la chapelle de Notre-Dame de Faste sert de point d'arrivée aux petites randonnées. Le chemin qui y mène part juste derrière la cave coopérative de Tuchan. La chapelle a été érigée au siècle dernier par des marins, sauvés d'un naufrage au large du Barcarès par une flamme qu'ils aperçurent à cet



Les vins du cinéma

« Dites bien que c'est une initiative privée ! » Christian Noiseau se promène rarement sans une collection complète d'exemples de ce qu'il est capable de faire. Des cartes postales, des affiches, une ou deux bouteilles illustrées, plusieurs cartes de visite et quelques graffitis. « Mon métier, c'est de restaurer les vieilles affiches de cinéma. Pour l'année du centenaire, j'ai eu l'idée de créer toute une série d'étiquettes. J'ai acheté des bouteilles à la cave d'Embres, j'ai commencé à les vendre, et ça leur a plu. Alors on a refait plusieurs cuvées ensemble. » Le bonhomme est comme ça. D'abord les idées, bouillonnantes, après, l'espace du

faire, et ensuite seulement, on voit avec les autres. Cet ancien de l'atelier des affiches de Mai 68 aux Beaux-Arts de Paris, habite depuis vingt ans une bergerie à l'écart du village. Dans la nuit de dimanche à lundi, 13 et 14 août prochains, il organise une grande fête de l'amour. Un repas en plein air, l'accordéon de Marc Perrone – qui sera après-demain vendredi au Banquet du Livre à Lagrasse –, et surtout une exposition dans son atelier, qui ne sera ouverte que de minuit à l'aube. On connaissait les vins d'une nuit, voilà l'expo du même métal. Dès le lendemain, Christian Noiseau refermera sa porte. Jusqu'à la prochaine idée...

Les vins du terroir de Durban

- Les rouges à la robe intense, aux arômes charnus et complets, sont aptes à l'élevage et au vieillissement pendant plusieurs années, au terme desquelles ils gardent un caractère original.
- Les blancs sont secs, aromatiques et friands.
- Les rosés légers et fruités possèdent une jolie robe vive.

endroit, sur les pentes du mont Tauch, s'élevant vers le ciel. Une légende « classique », que l'on retrouve curieusement à quelques kilomètres de là, juste au-dessus du village d'Embres-et-Castelmaure, à propos de la chapelle de Sainte-Ruphine, que l'on appelle ici « la Réchauffée ». Une chapelle frappée par la foudre au cours d'un orage terrible. La lueur de l'incendie sauva quelques marins. On a les phares qu'on peut.

Embres-et-Castelmaure, à l'écart de la grande route, est à bien des égards le troisième cœur du terroir. A cause surtout d'une cave coopérative très dynamique, que Patrick de Marien, installé dans la région depuis quinze ans, préside avec enthousiasme. « Nous sommes le premier terroir après les Pyrénées, dans une région très particulière. Ici, les Corbières sont bouleversées, c'est une véritable poubelle géologique. Les schistes et les calcaires se battent en duel, c'est un sol formidable. Résultat, dans les vins génériques, ceux qui correspondent à la moyenne des types, toutes les analyses et les dégustations disent la même chose : nous produisons les meilleurs vins de la région. Nous péchons encore un peu dans les hauts de gamme, mais ça viendra : nous sommes presque des nouveaux-nés ! » Au cœur du village, la cave de Embres-et-Castelmaure rêve de « deuxième niveau », cette excellence des A.O.C. à laquelle n'accèdent que les grands crus. « C'est dans les vignes et dans les chais que ça se gagne », ajoute, confiant, Patrick de Marien. Des 400 barriques installées dans le ventre de la cave, les vignerons d'Embres sortent chaque année un million et demi de bouteilles. En tête, la fameuse cuvée Pompadour, dont les millésimes, depuis 1981, sont, cas rarissime en Corbières, disponibles à la vente. Deux cents habitants sur la commune, cent vingt-cinq coopérateurs, « dont une dizaine vraiment motivés, qui font tourner la boutique », et des idées plein la tête. Vous pourrez, par exemple, acheter la cuvée du « Mouvement du 22 mars », qui ne doit rien à la faculté de Nanterre et à Daniel Cohn-Bendit, mais célèbre un autre 22 mars, celui de l'an 1895, date de la première projection cinématographique réalisée par Louis Lumière... Les étiquettes, découpées dans de véritables affiches de cinéma, sont

réimprimées en sérigraphie, par dessus les couleurs originales.

Dans son célèbre *Chemin faisant*, Jacques Lacarrière fait une description idyllique de ces parages, et d'une autre chapelle, Notre-Dame-de-l'Olive, dont le nom lui fit changer sa route. Au fil des siècles, cette terre s'est faite aussi de passages, ceux des contrebandiers – lorsque la frontière avec le royaume d'Aragon était à une portée de mousquet – ou des pèlerins de Compostelle. Il reste ces traces, ces chapelles et ces tours perchées. Il reste aussi les noms. Embres, nom latin de la tuile, et Castelmaure, comme son nom l'indique. Et puis il y a les serres. Les serres et les combes. Et l'on a l'impression, parfois, que tout ce qui ici n'est pas l'un, est l'autre. Serres, les longues montagnes qui s'enfoncent dans le paysage, l'une contre l'autre, l'une vers l'autre. Combes, les espaces en vallée qui se glissent entre ces monts. Serres et combes. Et la vigne se débrouille pour se trouver une place. Dans la multitude des petits espaces de coteaux où la roche s'efface enfin. ■



**Des quatre cents barriques
installées dans le ventre
de la cave,
les vignerons d'Embres
sortent chaque année un million
et demi de bouteilles.**

Le lapin

C'est au mois d'août juste avant les vendanges et hélas avant l'ouverture de la chasse que les « garennes » sont le plus savoureux, nourris qu'ils sont des jeunes et fraîches pousses des vignes !... Mais il faudra attendre quelques semaines... A moins que... quelque piège ou quelque collet savamment dissimulé ne vienne satisfaire les gourmands impatients ! Mais point trop de bruit autour de ces pratiques... quoique parfois la loi les autorise quand les familles lapin trop prolifiques dans les garrigues voisines viennent habiter nos vignes et faire banquet autour des jeunes plants !

Que les protecteurs des animaux n'en soient pas offensés, voilà un petit précis de braconnage !

Après avoir repéré les « crottiers » dans la vigne, on attendra le coucher du soleil pour « parer » les pièges. On creuse un trou sur l'emplacement choisi et on y installe le piège qui doit être à ras du sol. Il faut bien suivre le passage du lapin pour orienter l'instrument dans le bon sens. Après avoir ôté les petits cailloux qui pourraient gêner sa fermeture, on tamise la terre à l'aide d'une vieille passoire pour le dissimuler. Il faut que l'animal ne se doute de rien... Il suffit d'attendre le petit matin pour connaître le résultat...



Le garenne en saupiquet

Les « forains » des vignes sont particulièrement délicieux à cette époque de l'année, grillés sur une braise de ceps de vigne, accompagnés d'une sauce appelée saupiquet.

Étaler le lapin de tout son long sur le gril. Cuire lentement une heure en surveillant et en le retournant plusieurs fois pour que la chair garde son moelleux. Saler, poivrer. Pendant ce temps dans une petite casserole mettre le foie du lapin, 4 grains d'ail épluchés, sel, poivre, 1 feuille de laurier, 1 brin de thym. Couvrir d'eau et porter à ébullition. Baisser le feu et cuire 10 minutes. Vider l'eau et passer le foie et l'ail cuit à la moulinette avec 2 grains d'ail crus. Monter ce hachis à l'huile de pépins de raisin, terminer par un filet de vinaigre. Goûter pour rectifier l'assaisonnement.

Découper le lapin et napper de la sauce « saupiquet » servie en saucière.

Cette sauce peut accompagner un lapin domestique grillé ou rôti.

Le lapin à la catalane du Val-de-Dagne

Pour 4 à 6 personnes :

1 lapin moyen

10 grains d'ail

5 tomates moyennes

Cette recette est délicieuse avec un lapin forain un peu ferme qui a déjà échappé aux plombs des chasseurs.

Faire revenir le lapin coupé en morceaux dans une cocotte avec du saindoux.

Ajouter les grains d'ail épluchés et entiers et les laisser dorer tout doucement. Mêler les tomates coupées grossièrement, pelées et épépinées. Saler, poivrer et ajouter 2 morceaux de sucre. Il faut que les morceaux de lapin reposent sur un lit de tomates assez confortable. Laisser cuire à couvert et à feu doux 1 heure à 1 heure 30. L'ail doit être fondu dans la sauce.

Le lapin avec l'aïoli

Pour 4 à 6 personnes :

- 1 beau lapin
- 8 à 10 gousses d'ail
- 1 bouquet de persil
- 1/2 litre d'huile d'olive
- 1 tasse de mie de pain rassis

Couper le lapin en morceaux. Dans un bol, piler la mie de pain et l'ail jusqu'à obtenir une purée très lisse et très blanche. Saler et poivrer. Monter progressivement à l'huile d'olive sans cesser de remuer. Lorsque l'aïoli est assez consistant (la cuillère tient verticalement), tremper un par un tous les morceaux de lapin. Les placer sur la lèche-frite et les saupoudrer de persil.

Chauffer le four et faire cuire à four chaud 40 minutes sur la grille supérieure, en arrosant régulièrement les morceaux de lapin avec le reste d'aïoli. Avant de servir, passer les morceaux déjà cuits au gril en les retournant une fois.

Le lapin de la Salanque

Pour 4 personnes :

- 1 jeune lapin coupé en morceaux
- 2 tranches de cansalade coupée en dés
- 1 oignon haché menu
- 1 tomate mûre pelée,
- épépinée et concassée
- 1 dose de safran
- 2 verres de riz et 3 verres d'eau

Faire chauffer un fond d'huile d'olive dans une poêle, y faire revenir le lapin, puis retirer les morceaux et les mettre dans une cocotte en terre.

Mettre l'oignon à dorer dans la poêle avec la cansalade, verser le riz et remuer jusqu'à ce que les grains deviennent translucides. Ajouter la tomate, mêler et verser le tout dans la cocotte en terre. Bien mélanger et mettre à cuire à feu vif.

Mouiller alors avec l'eau bouillante, assaisonner avec safran, sel et poivre. Porter à ébullition et maintenir sur feu modéré durant 20 minutes. Rajouter un peu d'eau s'il en manque pour que le riz cuise bien.

Le lapin de la Clape

Pour 4 à 6 personnes :

- 1 lapin moyen
- 1/2 litre de blanc sec de la Clape
- bouquet garni
- 1 gousse d'ail
- persil haché
- 1 verre d'eau ou de bouillon

Découper le lapin à cru et faire dorer les morceaux à l'huile d'olive dans une cocotte. Ajouter le vin, le bouquet garni, saler et poivrer. Porter à ébullition et laisser cuire à feu doux 45 minutes.

A mi-cuisson ajouter les anchois et l'ail écrasé, un peu de persil haché, le bouillon et une cuillerée d'huile d'olive.

Dresser les morceaux de lapin sur des croûtons frits, napper de sauce et attendre que les croûtons soient bien imbibés avant de servir.

Le lapin au vieux rancio et aux oignons

Pour 4 à 6 personnes :

- 1 beau lapin
- 3 gousses d'ail
- 1 bouquet de persil
- 6 à 7 oignons de petite taille
- 1 tranche de cansalade (poitrine salée ou ventrèche)
- 1 tranche de pain rassis
- 1 cuillerée de farine
- 1 verre de vieux rancio sec
- huile, sel et poivre

Découper le lapin à cru. Réserver le foie.

Saler et poivrer les morceaux.

Éplucher les oignons sans les couper.

Faire tremper la mie de pain rassis dans un peu de rancio. Hacher le foie et le rajouter à ce mélange. Malaxer et réserver.

Dans une cocotte, faire revenir la cansalade coupée en dés et les oignons entiers et rajouter le lapin. Bien faire dorer les morceaux. Rajouter le foie haché, la persillade, la farine et le rancio. Couvrir et laisser cuire 1 heure à feu doux.

Le pâté de lapin

- 1 gros lapin désossé, coupé en lanières et son foie
- 500 grammes de poitrine de porc fraîche
- 200 grammes de lard gras
- 5 gousses d'ail
- 2 verres d'eau-de-vie
- 4 feuilles de laurier
- crépine de porc

Hacher les viandes (grille à gros trous).

Saler et poivrer largement.

Garnir le fond d'une terrine avec une couenne.

Poser 2 feuilles de laurier, tapisser avec une crépine de porc, remplir avec le haché, placer sur le dessus 2 feuilles de laurier.

Arroser avec 6 cuillerées à soupe d'eau et l'eau-de-vie.

Cuire 3 heures à four doux et servir froid.

Avec la même préparation on peut faire des conserves. On prend des bocaux de 200 ou 350 grammes, on les remplit du mélange de viandes hachées. On parfume d'un brin de laurier. On met à stériliser 2 heures à 100°C.



GÉNÉRATION TEMPS LIBRE EN CORBIÈRES



DÉCOUVREZ LES CORBIÈRES AVEC DES PRESTATIONS
DE QUALITÉ - LOCATION DE VTT - VTC - PROPOSITIONS
DE CIRCUITS ET DE BIBLIOGRAPHIE



HISTOIRE LOCALE ET MÉDIÉVALE - CARTOGRAPHIE
PLEINE NATURE JEUNESSE.

À L'ANNÉE, ORGANISATION DE WEEK-ENDS ET DE COURTS
SÉJOURS NATURE POUR PARTICULIERS, GROUPES, ASSO-
CIATIONS. CHÈQUES VACANCES ACCEPTÉS.



CONTACT: JEAN-PAUL DUTARD - 11360 ALBAS - TEL: 68 45 82 54

DÉCOUVERTES

Des arbres et des hommes : le bois et son utilisation

par Patrick Valette, technicien forestier
à l'Office National des Forêts

Depuis que l'*homo sapiens* est sorti du bois, il n'a eu de cesse d'utiliser ce matériau noble pour ses besoins. En effet, il s'agit d'une ressource naturelle inépuisable tant que la récolte annuelle de bois est inférieure à la production biologique de la forêt (ce qui est le cas en France). Si beaucoup d'essences forestières conviennent à l'ébénisterie ou à la menuiserie, d'autres possèdent des qualités qui les destinent à des utilisations spécifiques. Ainsi, ce sont des résineux qui fournissent EDF et PTT en poteaux. Ces mêmes arbres sont également, avec quelques feuillus (peuplier, bouleau et hêtre), les principaux constituants de la pâte à papier. Traverses de chemin de fer et tonneaux (si précieux pour le vin !) sont, comme chacun sait, en chêne. Châtaignier et surtout robinier-acacia servent utilement comme piquets de clôture ou de vigne. Les charpentes de nos maisons sont principalement en chêne ou en sapin. En tournerie, seuls les feuillus sont travaillés, de même que pour les manches d'outils et d'objets divers. Enfin, pour terminer cette liste non exhaustive, citons certains épicéas très recherchés en lutherie pour leur résonance.

Dans nos Corbières, si les deux débouchés principaux sont, aujourd'hui, le bois de chauffage et la pâte à papier, certaines activités humaines disparues de nos jours étaient grandes consommatrices de bois : les charbonnières, les fours à chaux et les tanneries.

Les charbonnières

Afin de faciliter son transport, le bois (chênes verts, chêne pubescents et hêtres principalement) était transformé en charbon de bois, directement dans les charbonnières des forêts. En moyenne, 800 kg de bois produisaient 100 kg de charbon, avec un pouvoir calorifique plus élevé. Après des journées de dur labeur, le précieux combustible était descendu dans les villages des Corbières par les multiples chemins charretiers qui sillonnaient les collines.

La carbonisation du bois était réalisée par sa chauffe en vase clos (anaérobiose) à une température de 300 à 400 degrés. La houille et le charbon, également d'origine végétale,

résultent — à l'échelle des temps géologiques — d'un processus semblable.

Il n'est pas rare de rencontrer d'anciennes charbonnières dans les environs de Lagrasse ; par exemple, à Villar-en-Val, lieu de naissance de Joseph Delteil, poète et écrivain surréaliste, dont le père était bûcheron-charbonnier, « bouscassier » comme on dit dans la région).

Le four à chaux

La chaux s'obtient par la calcination de roches calcaires (pierre à chaux), à des températures avoisinant les 1000°. Ces fours, creusés dans le sol et bâtis en partie, se trouvaient directement sur les lieux de production. Grands mangeurs de bois, ils ont contribué à l'exploitation abusive de la forêt. Cette fabrication a disparu depuis la généralisation de l'emploi du béton.

La tannerie

Les écorces de chênes verts, de chênes blancs et de chênes kermès, variétés que l'on trouve dans les Corbières, sont riches en tanin. Cette substance amorphe était employée dans la fabrication des cuirs pour rendre les peaux imputrescibles. La demande de ce produit était si forte à Lagrasse qu'on allait jusqu'à arracher les racines des chênes pour extraire ce fameux tanin !

Sortie pedestre : jeudi 10 août 1995

Les hameaux des Jonquières

Des fossiles à même le sol, un four à chaux du siècle dernier, l'ancienne maison de Paco Rabane, un élevage de chèvres en activité et quelques sculptures placées dans la nature, le tout réuni dans un cirque entouré de falaises calcaires. A voir !

Lieu de rendez vous : point d'accueil sur la promenade à 10 heures précises ; un trajet en voiture (10 mn) est nécessaire pour se rapprocher du lieu.

(Prévoir des chaussures confortables, un couvre-chef et un demi-litre d'eau par personne minimum).



Le gros lot

par Patricia Tarpon

La première fois que ça m'est arrivé, c'était sans nécessité. Les jouets de Noël, aux Nouvelles Galeries de Carcassonne. Un garage télécommandé pour mon plus petit, Fabien, et une console de traduction, miniaturisée, pour la grande, Élodie. Sur le compte j'avais largement de quoi les payer, mais je ne sais pas ce qui m'a pris, j'avais l'autre carnet dans ma poche, avec la carte d'identité trafiquée, et je les ai sortis, pour voir si ça marchait... En vérité ça marchait encore plus facilement que je l'avais imaginé. Pour être tout à fait franc, il a bien fallu que je les mette dans ma poche, le carnet et la carte... Ce qui prouve bien que c'est moins simple qu'on croit... Il arrive qu'on fasse des choses contre soi, comme poussé par une force invisible.

Je ne peux pas dire que ça ne m'avait jamais traversé l'esprit avant. D'ailleurs personne ne peut le dire dans ce boulot-là... On est tenté, on résiste, puis on se dit qu'on est bien con de résister... On réfléchit, on pèse le pour et le contre, et à la fin on pense à autre chose. Un peu comme les caissiers, dans les banques... En une journée c'est l'argent de toute une vie qui leur passe entre les mains. On devient fou à

moins. Puis un jour, sans qu'on sache trop bien d'où ça vient, on s'imagine avoir trouvé la recette miracle... C'est de l'ordre de l'évidence. On se repasse le film dans la tête, pendant des mois, on comble les failles une à une, on peaufine le scénario, et on finit par se convaincre de son propre génie. Je ne peux pas parler pour les autres, mais dans mon cas, à ce stade-là, il m'a encore fallu une bonne moitié d'année pour que je me décide à sauter le pas. Je n'ai jamais été classé dans la catégorie des têtes brûlées, pas plus que dans celle des dégonflés – un mec décidé, voilà ce qu'on dit habituellement de moi. Simplement, ça aide à vivre de faire tourner les rêves dans son crâne ; mais, comme les bulles de savon, on a peur qu'ils explosent à la lumière. C'est le hasard qui a provoqué le déclic, quand l'un des jeunes appelés qu'ils nous ont mis en soutien est entré dans mon bureau. Il traînait en se marrant un type par les bracelets. Je l'ai interrogé du regard et il a obligé le quidam à lever la tête. J'ai eu l'impression qu'on me tendait un miroir. La même gueule, en plus abîmée. Je me suis ressaisi et j'ai fait semblant d'avoir du mal à me rendre compte de la ressemblance.



— C'est pourquoi que tu me l'amènes ?
Le troufion a froncé les sourcils et j'en ai profité pour replonger dans ma paperasse. Je le sentais qui hésitait.
— Pour rien, commissaire... Vous n'avez pas remarqué ?
J'ai eu l'air d'insister dans l'examen.
— Qu'est-ce qu'il a fait ?
La casquette verte a encaissé le coup. Il nous regardait l'un après l'autre, de moins en moins sûr de son coup.
— Je l'ai chopé sur la ligne de Narbonne en train de dormir avec ses grolles posées sur la banquette...
— C'est pas pour ça que tu lui as passé les menottes !
— Non, commissaire... Mais comme il était en infraction, j'ai pu le fouiller jusqu'à la glotte... Et voilà ce que j'ai trouvé...
Un carnet de chèques et une carte d'identité ont atterri sur mon bureau, entre les dossiers en cours et les portraits de mes gosses, dans le cube en plastique. Le carnet de chèques figurait sur la liste informatique des formulaires volés. La carte puait le vrai-faux à dix mètres. Il était clair qu'on en avait lavé une authentique

avant de changer l'identité du possesseur pour y porter le nom et l'adresse qui figuraient sur le chéquier. Et c'est en voyant la photo de ce type, une photo qui aurait pu être ma propre photo, que la petite ampoule s'est allumée, dix centimètres au-dessus de ma tête. J'ai demandé au suppléant de me laisser seul avec son gibier, et je me suis occupé de la procédure. Je ne me suis permis qu'une petite irrégularité : la date du procès verbal. Au lieu du mardi dix-neuf décembre, j'ai tapé mercredi vingt. Juste avant de le lui faire signer, j'ai tendu une cigarette allumée au cobaye, pour l'amadouer. Il a griffonné le supposé nom de ses ancêtres sans même prendre la peine de relire. Dès que la bétailière est passée pour conduire la récolte de la journée dans les sanatoriums grillagés de la région, j'ai ressorti le matériel de mon double fatigué que j'ai glissé dans ma poche. J'ai remonté la rue de la République dans la foule des Pères Noël intérieurs. Je ne suis pas resté longtemps devant les amoncellements de jouets : j'ai posé le garage télécommandé et la traductrice de poche devant la vendeuse en lui demandant de me faire deux paquets cadeaux. Sa collègue a fait passer son rayon ultra-violet sur les codes barres.

— Vous payez comment ?

— Par chèque...

Elle m'a dit de ne pas le remplir, que la machine s'en chargerait. J'ai signé, en imitant le paraphe porté sur la carte, et je lui ai tendu le chèque coincé dans la pièce d'identité. Elle a noté des numéros, sur son registre, jeté un coup d'œil à la photo, m'a fait un sourire que je lui ai rendu, et je suis sorti des Nouvelles Galeries. La note de mille trois cent vingt-sept francs avait été payée par la sueur qui collait ma chemise à mon dos. Si cette première expérience s'est déroulée avec une facilité déconcertante, il n'en reste pas moins qu'une peur diffuse m'a taraudé pendant plusieurs semaines. Je n'ai pas pu m'empêcher de suivre le procès du type qui me ressemblait, et que m'avait amené l'appelé. Je savais que des affaires de ce genre n'occupent pas un magistrat de correctionnelle plus de trois minutes, mais on a beau savoir, la conscience vous pousse au doute. Il s'est pris six mois ferme. Ni le président ni l'avocat n'ont parlé du chèque tiré sur les Nouvelles Galeries, et personne n'a remarqué que la date de son arresta-

tion avait été décalée d'une journée pour couvrir mes achats de Noël.

On prend vite l'habitude de l'impunité.

Depuis ce temps-là, je m'autorise une petite douceur chaque fin de mois. Rarement davantage. Comme les sosies ne courent pas les rues, j'ai appris à remplacer temporairement la photo du type tombé entre mes mains par l'une des miennes. Je bricole aussi l'empreinte du tampon sec. Les caissières des magasins ne font pas d'histoires, jusqu'à deux mille francs. Sauf dans les quartiers de la périphérie où elles deviennent soupçonneuses à partir de mille balles. Il y a trois mois ça a failli tourner mal au Carrefour de Perpignan. La fille exigeait une deuxième pièce d'identité. J'ai agité rapidement ma carte tricolore devant le nez du vigile venu à la rescousse. Il n'a pas eu le temps de lire le nom, la vue du carton lui a suffi. Il a caressé l'épaule de la vendeuse et je suis passé avec mon Caddie bourré jusqu'à la gueule.

Je n'ai rien tenté pendant près de six semaines... J'ai replongé dans mon vice à Lagrasse, pendant un week-end. J'ai acheté un chouette portefeuille en cuir ouvragé à un artisan affligé d'un abominable accent ch'timi, place de la Mairie. J'ai bien cru que le type n'allait jamais me lâcher. J'ai eu le malheur de lui dire que je m'intéressais aux polyphonies corses, (il faut toujours dire des trucs surprenants au moment où l'on tend des papiers falsifiés), et il s'est mis à chanter et à danser au milieu de sa boutique. Deux minutes plus tard, ils étaient une dizaine à battre du talon devant les vitrines de porte-monnaie, de ceintures et d'étuis à peigne ! Je n'ai même pas reconnu ce qu'ils chantaient. Une sorte de *Belle de Cadix* en occitan de cuisine. En fait le type a glissé le chèque dans son tiroir-caisse sans penser à me demander la pièce d'identité.

Demain, c'est l'anniversaire de Claudie. J'ai récupéré un carnet de chèques de la banque Gravereau, une petite boîte privée de haute réputation. Les papiers, d'excellente tenue, sont au nom de Bernard Osternach, et je crois que c'est le moment où jamais de risquer un gros coup. Je gare la bête au premier sous-sol, près de la batterie d'ascenseurs et je déboule directement devant l'escalier mécanique qui mène au rayon hi-fi. La chaîne compacte dont Claudie me parle depuis trois semaines est



exposée au milieu de la pièce et un écriteau en vante toutes les innovations techniques. Le technicien insiste pour me faire une démonstration. Je le décourage en prétendant que j'ai épuisé, la veille, toutes les finesses de l'engin en compagnie d'un de ses collègues. Il remplit ses papiers pour la sortie du magasin, se charge du colis et m'entraîne vers la caisse centrale. J'ai à peine le temps de sortir le chéquier pour m'acquitter des huit mille cinq cents francs du cadeau d'anniversaire de Claudie que trois vigiles se plantent devant moi, leurs sales gueules barrées de sourires identiques. Deux autres types font mouvement dans ma direction. Il y a même un photographe qui s'apprête à me fixer pour l'éternité. Le geste précède l'idée : le 357 magnum est déjà bien calé au creux de ma main... Je fais feu par deux fois. Le photographe s'écroule, le viseur fracassé, l'épaule d'un des vigiles explose devant les alignements de walkman. Et c'est dans l'écho assourdi des détonations que me parvient, fluette, la voix de la caissière :

— Félicitations, monsieur Bernard Osternach, vous êtes le millionième client du magasin... Puis tout est englouti par les hurlements.

FIN

● Mercredi 9 août

- 10 h :** Sortie pedestre : Les Corbières cathares.
Rendez-vous au point accueil, sur la promenade. Entrée libre dans la garrigue.
- 17 h :** Projection *Un siècle d'écrivains* : **William Faulkner**.
Cuisine des moines de l'abbaye, entrée libre.
- 18 h :** « Les rencontres de l'abbaye » :
« Madame Faulkner, le goût de lire »
par **Michel Chaillou**.
Petit cloître, entrée libre.
- 22h :** Cinéma, cycle « La caméra aux champs » :
La Terre, de Youssef Chahine.
Cour de la cave coopérative, 25 F.
- 23 h :** Café littéraire, avec Philippe Morier-Genoud.
Petit cloître de l'abbaye, entrée libre.

● Jeudi 10 août

- 10 h :** Sortie pedestre.
- 17 h :** Projection *Un siècle d'écrivains* : **Marguerite Yourcenar**.
Cuisine des moines de l'abbaye, entrée libre.
- 18 h :** « Les rencontres de l'abbaye » :
« Droit de l'homme à la lecture et au rêve »
par **René Depestre**.
Petit cloître, entrée libre.
- 22 h :** Cinéma, cycle « La caméra aux champs » :
Pather Panchali, de Satyajit Ray.
Cour de la cave coopérative, 25 F.
- 23 h :** Café littéraire, avec Philippe Morier-Genoud.
Petit cloître de l'abbaye, entrée libre.

● Vendredi 11 août

- 10 h :** Sortie pedestre.
- 17 h :** Projection *Un siècle d'écrivains* : **Colette**.
Cuisine des moines de l'abbaye, entrée libre.
- 18 h :** « Les rencontres de l'abbaye » :
« De l'imaginaire languedocien
à l'imaginaire universel » par **Henri Gougaud**.
Petit cloître, entrée libre.
- 22 h :** Cinéma, cycle « La caméra aux champs » :
La Trace, de Bernard Favre.
Cour de la cave coopérative, 25 F.
- 22 h 30 :** Concert: Accordéon à la campagne avec
Marc Perrone.
Cour de l'abbaye, 25 F.

● Samedi 12 août : Journée noire

- 10 h :** Sortie pedestre.
- 15 h :** Projection *Un siècle d'écrivains* : Antoine Blondin.
Cuisine des moines de l'abbaye, entrée libre.
- 16 h - 20 h :** Colloque « *Quand la vigne dort* » autour
du roman policier, dirigé par Didier Daeninckx.
Christian Lehmann : « Nouvelles contraintes » ;
Robert Deleuse : « Le noir tricolore » ;
Hervé Delouche : « Jean Meckert, Jean Amila » ;
Roger Martin : Moisson rouge à Oklahoma City
Didier Daeninckx : « L'écriture des abattoirs ».
Hommage à Cook et Manchette.
Sous la halle de la place de la Mairie,
entrée libre.
- 21 h :** Banquet noir. A la carte : *un menu inspiré
par la littérature noire*. Prix : 100 F., inscriptions
au point accueil, sur la promenade.

● Dimanche 13 août

- Parution du dernier numéro du quotidien
Corbières Matin.
- 17 h :** Projection *Un siècle d'écrivains* : **John Dos Passos**.
Cuisine des moines de l'abbaye, entrée libre.
- 18 h :** « Les rencontres de l'abbaye » :
« Les poètes du Sud » par **Gil Jouanard**.
Petit cloître, entrée libre.
- 20 h :** Remise du **Prix Corbières Matin** à l'auteur de
la meilleure nouvelle policière, décerné par
les lecteurs du journal. Cour de l'abbaye.
- 22 h :** **Nuit du Jazz**.
Cour de l'abbaye, 25 F.

Lever du soleil sur l'Alaric

Jeudi 10 août, départ 3h30, rendez-vous à Camplong
Renseignements et inscriptions au 68 43 50 06
30 F, petit déjeuner inclus
encadrement assuré par un accompagnateur diplômé.

CORBIÈRES MATIN

est le bulletin de l'association
Le Marque-Page
(association régie par la loi de
1901)
11220 Lagrasse
Tél : (16)68 24 05 75.
Directeur de la publication :
Jean-Michel Mariou

Corbières Matin est édité grâce au
soutien de The Document
Company Rank Xerox
et de l'A.O.C. Corbières

Rédaction :
Gérard Bobillier
Dominique Bondu
Sabine Minard
Colette Olive
Michèle Planel
Philippe Rochette
Francis Vadillo

Conception graphique :
Michel Redon

Mise en page :
Brice Ruffin
pour l'Iroquois Sud

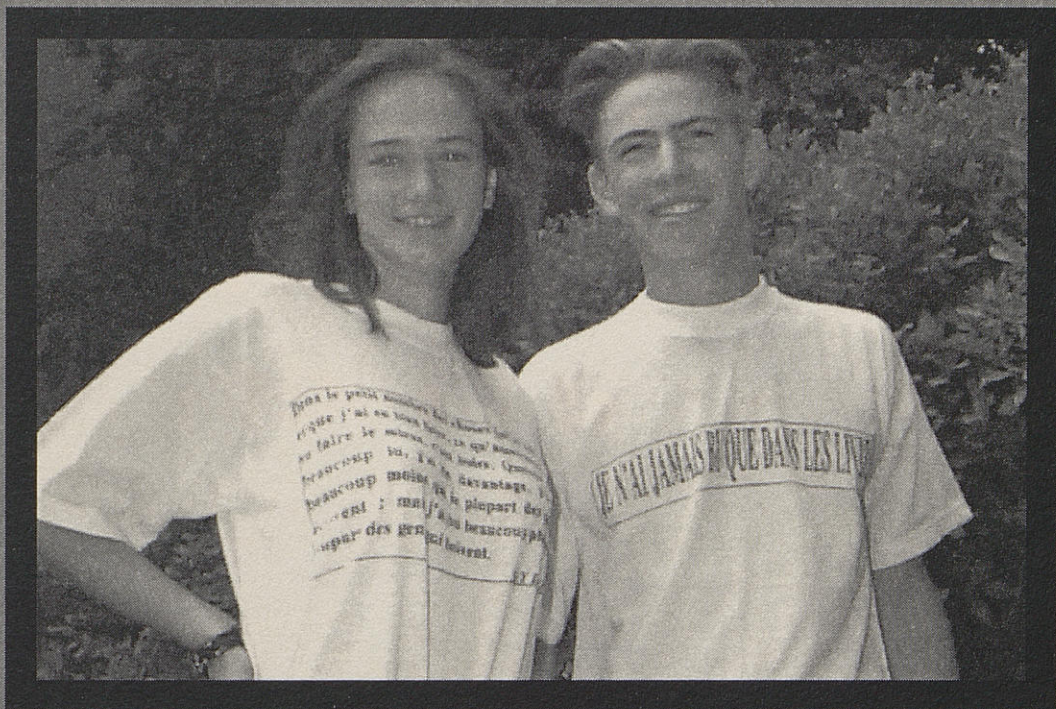
Photos :
André Hampartzoumian

Illustrations :
Jean-Louis Tripp

Publicité :
Célia Fayeton

Corbières Matin est tiré à l'école
du village sur deux machines
DocuTech de Rank Xerox
par Roland De Faye
et François Gouverneur.

Deux T-shirts



pour le Banquet du Livre

**En vente (50 F pièce)
au point accueil, sur la
promenade,
ou par correspondance
auprès
du Marque-Page, 11220
Lagrasse
(60 F port compris)**

*Je n'ai jamais bu
que dans les livres*

ou

*Dans le petit nombre des choses
qui m'ont plu, et que j'ai su bien
faire, ce qu'assurément j'ai su
faire le mieux, c'est boire.*

*Quoique ayant beaucoup lu,
j'ai bu d'avantage. J'ai écrit
beaucoup moins que la plupart
des gens qui écrivent ; mais j'ai
bu beaucoup plus que la plupart
des gens qui boivent.*

Guy Debord

demain jeudi 10

**René Depestre
(le droit des
hommes
à la lecture
et aux rêves)**

**Marguerite
Yourcenar,**

***Pather Panchali,*
de Satyajit Ray,**

et le café littéraire.